N° 4307. — 4e Année. CINQ CENTIMES Vendredi 20 Mai 1892

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 42
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES ..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 —
LOCALES ..... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

TÉLÉPHONE

Le Socialisme et la Réaction
DANS LE NORD

La campagne ouverte contre *Notre-Dame de l'Usine* provoque les colères des cléricaux de la région et nous vaut, à côté de lettres dépourvues de toute aménité, les indignations de la *Dépêche-Nouvelliste*.

Les feuilles réactionnaires en sont maintenant à prétendre que nos violentes polémiques contre les patrons d'un catholicisme militant, sont favorables au développement du socialisme.

Écoutez plus tôt le *Nouvelliste* :

« C'est avec des procédés pareils que l'on développe le socialisme *et que l'on prépare dans l'avenir, des élections semblables à celles de Roubaix*. En voulant tirer sur les « cléricaux », on atteint tous les patrons, les opportun stes comme les autres. »

Les conservateurs nous semblent manquer un peu de mémoire et en tous cas, nous sommes surpris, en vérité, de les entendre nous reprocher de développer le socialisme.

Si quelqu'un a fait cette besogne à Lille et par contre-coup dans la région, c'est assurément la *Dépêche* qui malgré son caractère de journal officieux du clergé, n'en a pas moins mis son orthodoxie de côté pour mener avec un zèle stupéfiant, la campagne électorale qui a abouti à l'élection, déshonorante pour le chef-lieu du Nord, du sieur Lafargue.

Jusqu'alors nous ne nous doutions pas qu'en favorisant l'arrivée à la Chambre des députés d'un des chefs du collectivisme, d'un des importateurs dans la confrérie des théories sociales violentes, or pour mettre le droit de se poser ensuite en adversaire du socialisme révolutionnaire.

Cette surprise nous était réservée par la *Dépêche-Nouvelliste*.

Il est certain que le socialisme monte dans les grands centres industriels de la région, mais il est évident aussi, que la nomination du sieur Lafargue a été pour les socialistes, un encouragement, un stimulant indéniable et dès lors les feuilles réactionnaires usent de singuliers procédés d'augmentation quand elles essayent de nous faire endosser la responsabilité de leur besogne malfaisante.

Les élections municipales de Roubaix qui effrayent tant les patrons catholiques, ne sont en somme, *que le contre-coup de* l'élection de Lille.

Or, ce sont les conservateurs qui ont installé dans le chef-lieu du Nord, le porte-drapeau des revendications haineuses.

Ce sont eux qui ont envoyé siéger au Parlement un métis espagnol a qui son passé méritait surtout les honneurs d'une rapide expulsion du territoire, alors que son présent le recommandait seulement, mais d'une façon particulière, à la bienveillance des directeurs de maisons centrales.

Lafargue est venu se camper en maître dans la région. Il est allé à Roubaix prêcher l'Evangile socialiste selon saint Karl Marx.

Il a, comme il le fait partout, levé l'étendard de la révolte contre les patrons, *et spécialement contre les patrons catholiques*, ce qui est bien le comble de l'ingratitude.

Il s'est présenté aux populations ouvrières avec le prestige que vous avez tenu à lui donner, à jobards des saintes confréries !

Il a organisé des réunions publiques dans lesquelles il vous a injuriés abondamment et en cela il avait tout-à-fait raison car — chose honteuse — Lafargue lui-même a le droit de vous mépriser.

Il en a le droit car vous ne pourriez même pas l'accuser d'avoir fait la plus légère des tentatives pour obtenir vos suffrages.

Il s'est présenté à vous avec les états de service avantageux que l'on sait. Il vous vous a dit franchement : Je n'ai pas de patrie réelle car j'ai su fuir vers des cieux plus cléments aussitôt que le pays dont je me réclame aujourd'hui a été en danger. Je ne crois à rien, je n'ai aucun de vos sentiments. Je marche sur votre crucifix, comme d'ailleurs, je le fais aux pieds tous vos respects toutes vos vénérations, y compris votre ridicule drapeau tricolore.

Je vous hais parce que vous êtes des bourgeois et des jouisseurs.

Moi, je suis un bandit sans foi, ni loi. Je suis de plus un des porte-fanions de la révolution sociale.

Je me présente à vous dans toute ma hideur. Voulez-vous de moi ?

Et vous l'avez accueilli à bras ouverts, messieurs de la réaction ; vous l'avez nommé triomphalement, mettant pour la circonstance vos opinions dans votre poche avec votre christ par dessus.

Et maintenant que vous avez introduit, de gaieté de cœur, le « lama » du collectivisme dans la place, vous venez nous dire, avec une amertume grosse d'angoisse, que c'est nous qui aidons au développement du socialisme !

Vraiment, la chose est nouvelle !

La montée sociale est pourtant votre œuvre messieurs les *conservateurs* qui manœuvrez pour ne rien conserver.

Elle est née de vos injustices, elle puise sa force dans les agissements de la classe patronale, et les grands politiciens qui conduisent votre galère ; ont su donner à la poussée révolutionnaire un appui électoral aussi vigoureux qu'inattendu.

Or n'est pas impunément que vous aurez fait élire Lafargue.

Vous ne vous en doutiez guère alors, mais aujourd'hui vous pouvez juger des conséquences de votre manœuvre et méditer amèrement sur le proverbe qui prétend qu'on ne joue pas avec le feu.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

RÉSULTATS GÉNÉRAUX
des Elections municipales

Par 8.18 mai. — Voici, d'après une statistique communiquée par le ministère de l'intérieur, les résultats des élections municipales dans 79 départements comptant 33.152 communes :

Les départements dont les résultats manquent encore sont : les Basses-Alpes, le Jura, la Haute-Marne, l'Orne, le Pas-de-Calais, les Basses-Pyrénées, la Seine-Inférieure et le Rhône.

Les résultats connus permettent de constater que les républicains gagnent 2.586 conseils et en perdent 111, soit un gain total de 2.475.

Après le scrutin des 1er et 8 mai, les 32.152 communes, comprises dans les 79 départements se divisent en 21.038 possédant un conseil républicain, 10.914 ayant un conseil conservateur, 91 dont la composition du conseil est douteuse et 81 dans lesquelles les élections n'ont pu avoir lieu.

DANS LES COULOIRS

A la Chambre

MM. Loubet et Rouvier ont été entendus cette nuit, par la commission du budget, sur le point de savoir si des augmentations de crédits ne sont pas à prévoir pour 1893, depuis le dépôt du budget.

M. Loubet reconnaît en effet que le budget de 1893 doit subir des augmentations.

Ainsi, en ce qui concerne le ministère de l'intérieur, les augmentations atteindront de 3.018.000 francs, dont 2.500.000 francs pour le renforcement de la police parisienne, 300.000 pour l'entretien des détenus, 50.000 pour augmenter les frais de rapatriement, etc.

Pour le ministère de l'instruction publique, les augmentations sont de 1.860.000 francs environ, pour l'agriculture de 500.000 francs, pour les affaires étrangères de 500.000 francs.

Pour la justice de 65.000 fr. Pour le commerce le crédit de 500.000 fr. prévu pour les primes à la flotte devra être augmenté de 3 millions. En ce qui concerne les Finances, M. Rouvier déclare n'être pas en mesure de se prononcer sur le chiffre probable de la garantie d'intérêts.

Une discussion s'engage à ce propos entre MM. Félix Faure et Loubet.

M. Rouvier aborde la question de la Marine. On sait que pour le budget de 1892, il est demandé 39.706.000 fr. et pour 1893 22.500.000 fr. Cette dernière augmentation serait gagée par une suspension de l'amortissement, et 8 autres millions nécessaires pour divers autres ministères pourront être prélevés sur les subventions scolaires.

M. Rouvier regrette que toutes ces augmentations ne soient pas compensées par des économies. Il espère encore que les rapporteurs, d'accord avec le gouvernement, sauront trouver de nouvelles réductions dans les dépenses.

M. Loubet dit que le gouvernement fera dans cet ordre d'idées tout ce qui sera possible.

M. Peytral pose diverses questions. Il demande notamment comment il sera fait face aux crédits supplémentaires de 30 millions demandés pour la marine au budget de 1892.

M. Rouvier pense que les excédents de ce budget suffiront largement pour pouvoir à ces dépenses.

M. Burdeau fait remarquer à cet égard qu'il sera bon d'avoir des explications sur les recettes des douanes qui donnent quelques inquiétudes et sur les ressources fournies par les allumettes.

Sur ce dernier point, en effet, les prévisions de l'Administration ne paraissent pas s'être réalisées.

M. Rouvier répond que son attention a été *éveillée sur ce point* deux jours.

Après cet échange d'observations, les ministres se sont retirés.

L'Union anticléricale

Le groupe de l'Union anticléricale s'est réuni aujourd'hui et a voté l'ordre du jour suivant :

L'Union anticléricale constate avec satisfaction que les dernières élections municipales ont démontré une fois de plus que le Suffrage Universel répète à toute politique de faiblesse à l'égard des empiétements du cléricalisme.

Elle est convaincue que le gouvernement éclairé par cette nouvelle manifestation des volontés du corps électoral et les actes de rébellion de nombreux membres de l'épiscopat qui viennent de se révéler, aux menées cléricales toutes les lois répressives qu'il a à sa disposition.

AU SOUDAN
Une fausse nouvelle démentie

Paris, 18 mai. — La nouvelle donnée hier par un journal du soir, annonçant que Samory avait remporté une victoire sur les troupes françaises et que cinq officiers auraient été tués, est déclarée inexacte au sous-secrétariat d'Etat aux colonies.

Bordeaux, 18 mai. — Le paquebot l'« Equateur » apporte les nouvelles suivantes de la campagne du colonel Humbert au Soudan :

Le 27 avril une compagnie a été envoyée sur la rive du Baoulé pour surprendre Samory qui s'y était réfugié. Un engagement très vif a eu lieu. Un grand nombre de Sofas ont été tués en voulant protéger la fuite de Samory. C'est dans ce combat qu'a été tué le lieutenant Biétrix, ainsi qu'un tirailleur. Nous avons eu en outre 8 blessés. Le lieutenant Biétrix, blessé pendant l'engagement, a été tué pendant qu'on le transportait en civière.

Mort d'Alexis Bouvier

Paris, 18 mai. — On annonce la mort de M. Alexis Bouvier, le romancier populaire.

Alexis Bouvier était le fils de ses œuvres. Né à Paris en 1836, d'une famille d'ouvriers, il apprit et exerça le métier de ciseleur en bronze. Il occupa ses loisirs complétant par un travail acharné, son instruction première, bien insuffisante. Doué de beaucoup de verve et d'imagination, il écrivit d'abord des *chansons et des opérettes : Versez marquise, Zuréka ; Suzanne au bain*, etc. Bientôt il voulut écrire pour ses anciens camarades, pour ces ouvriers dont il avait vécu la vie, et par ses romans populaires, Alexis Bouvier fut bientôt célèbre. *Quelques-uns, comme la Grande Isa, la Belle Grélée*, ont eu un succès considérable.

Son œuvre de romancier est considérable : l'histoire de sa favorite héroïne lui a fourni le sujet de nombreux volumes : *Isa, Lolote et Cie, Isa la Ruine, la Mort d'Isa*, etc. Citons encore : *Mlle Olympe, Mlle Beau-Sourire, le Fils d'Antony, la Rousse, le Bel Alphonse, l'Armée du Crime.*

Enfin, Alexis Bouvier a tiré de plusieurs de ses romans des drames qui ont eu un certain succès : le *Mariage d'un forçat*, la *Dame au domino rose*, le *Sang-bruté*.

Vol au ministère

Paris, 18 mai. — M. Jamais a signé ce soir la révocation de M. Salmons, attaché de cabinet qui avait détourné des archives de la rue Royale plusieurs livres entre autres des dictionnaires chinois de très grande valeur.

UN D'ARTAGNAN MODERNE
Quatre duels en une heure

Paris, 18 mai. — Un des tireurs parisiens les plus sympathiques et les plus connus a renouvelé ce matin, au Bois de Boulogne, les exploits de d'Artagnan et de M. de la Guerche.

M. Roulel, électricien, assistait avant-hier à l'Opéra à la première de *Salammbô*.

On dit un peu imparfaitement que la musique adoucit les mœurs. Cela doit être vrai d'un certain genre : mais la musique guerrière de *Salammbô* produit évidemment un tout autre effet sur les nerfs des auditeurs. Toujours est-il que, le temps de compter seulement quelques mesures, et M. Roulel avait quatre affaires sur les bras. On va voir ma ntenant qu'il en a vidées en moins de temps qu'il n'en faut pour en prendre.

Ce matin, M. Roulel se trouvait au bois de Boulogne, accompagné de deux de ses amis, en face de ses quatre adversaires assistés chacun de deux témoins et d'un docteur.

On tombe en garde et, pan... la première affaire est réglée. M. Leclercq, premier adversaire de M. Roulel est blessé. On relève, on garde, et le second adversaire, M. Dumoulin, est mis hors de combat ; le troisième adversaire, M. Blondel s'allonge à son tour, et il est bientôt obligé de céder la place au quatrième, qui ne tarde pas lui-même à être atteint d'une légère blessure.

La lutte fut alors close, faute de combattants.

Ce quadruple duel sans précédent, croyons-nous, dans les annales contemporaines de l'épée, n'avait pas duré plus d'une heure.

Nous devons ajouter, pour que notre récit soit complet, que l'un des combattants a reçu une blessure assez sérieuse.

Le choléra à Paris

Paris, 18 mai. — Deux cas de choléra nostras se sont produits cette nuit à l'hôpital Tenon. Les nommés Buffe et Chudant sont décédés ; l'un à deux heures, l'autre à cinq heures.

Depuis huit jours, il a été constaté officiellement quatre cas de choléra nostras.

Les Crimes de Ravachol

Saint-Etienne, 18 mai. — Malgré les dénégations de Béala et les énergiques protestations de Ravachol, les magistrats semblent dès maintenant absolument fixés sur leur culpabilité en ce qui concerne l'assassinat des dames Marcon.

Chaumartin a déclaré à l'instruction, d'après ce que lui aurait dit Béala que c'est en demandant à acheter des marrons de cordonnier que les assassins sont parvenus à s'introduire dans le magasin de leurs victimes. Or, *cette déclaration est catégoriquement* confirmée par un témoin qui vers entendu ce soir par M. Rageot et qui sera confronté avec Ravachol.

Le 27 juillet, jour du crime, ce témoin regagnait son domicile, le soir, vers neuf heures, lorsqu'il entendit distinctement, en passant devant le magasin des dames Marcon, prononcer ces mots : « Madame, nous désirerions des marteaux de cordonnier. »

Saint-Etienne, 18 mai. — Le juge d'instruction *de procureur de la République* ont quitté la prison à 7 heures. Béala, la fille Soubert et Ravachol continuent à nier énergiquement, malgré les affirmations de Chaumartin, toute participation au crime de la rue de Rosane. Une lettre chiffrée a été adressée aux anarchistes stéphanois Elle a été saisie par le parquet mais n'a pu être encore traduite.

La Chasse aux Anarchistes
Trois expulsions

Nantus, 18 mai. — Trois anarchistes italiens détenus ici depuis le 1er du mois de mars ont été conduits hier à la frontière italienne malgré leurs protestations.

A ALGER

Alger, 18 mai. — Par ordre du parquet, le commissaire a fait une visite au domicile de M. Violant qui aurait été en rapport avec les anarchistes de Paris. On ignore les résultats de cette perquisition.

A LONDRES

Londres, 18 mai. — Depuis quelques jours un agent de la Sûreté de Paris, l'inspecteur Houlier est à Londres. Il surveille de très près les anarchistes. On le dit à la recherche de Gustave Mathieu.

Le drame de Montpellier

Montpellier, 18 mai. — Le procureur général demande la peine de mort pour Martiny et Dexemple et celle des travaux forcés à perpétuité pour Baze et Manyères.

Le verdict sera rendu très tard dans la nuit.

Faits divers Télégraphiques
(De nos correspondants spéciaux)

DÉCAPITÉ PAR UNE LOCOMOTIVE

— St-Etienne, 18 mai. — Ce matin, un ouvrier qui allait prendre le train a été renversé par la locomotive qui lui a passé sur le corps. Lorsqu'on l'a relevé, le malheureux avait la tête séparée du tronc.

UNE EXPLOSION DE GAZ

— Saint-Etienne, 18 mai. — Ce matin, à 8 h. 45, une forte détonation a été produite à Saint-Etienne.

La façade de la maison, en pierre de taille, a été disjointe du corps de bâtiment. Les dégâts sont très importants.

On avait d'abord parlé d'une explosion de dynamite, il n'en est rien.

Un passant et deux ouvriers de la compagnie du gaz, ont été blessés assez grièvement.

Nouvelles Etrangères
QUERELLE D'ALLEMAND

Le voyage de M. Carnot dans l'Est

Berlin, 18 mai. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que les fêtes de gymnastique de Nancy ont un caractère germanophobe indéniable.

La *Gazette* veut douter que M. Carnot consentis à donner par sa présence une sécration officielle aux manifestations non équivoques de haine contre l'Allemagne.

La *Gazette* énumère les faits qu'elle juge particulièrement hostiles à l'Allemagne : l'invitation adressée à toutes les universités étrangères, à l'exception des universités allemandes ; l'appel adressé aux Alsaciens-Lorrains pour les engager à participer à une solennité destinée à opposer l'université alsacienne-lorraine française de Nancy, à l'université allemande de Strasbourg.

C'est, ajoute la *Gazette*, de l'effronterie, parce qu'il existe une seule université alsacienne-lorraine, celle de Strasbourg.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, examinant ensuite le programme de la fête, relève l'excursion projetée sur Metzerwiesche, Gérardmer, dans le voisinage immédiat de la frontière ; elle espère que le bulletin comme des excursions sites pour l'Allemagne ne les poussera pas cependant à des manifestations dont les conséquences pourraient être fâcheuses.

L'article se termine par ces mots : « Il est inadmissible que les habitants d'Alsace-Lorraine se laissent entraîner à participer à ces fêtes ; ce serait dangereux et nul doute que le gouvernement d'Alsace-Lorraine montrerait une sévérité implacable.

LA BELGIQUE
Placards anarchistes

Bruxelles, 18 mai. — Cet après-midi on a apposé sur les murs de la ville de nombreux placards imprimés contenant de violentes attaques contre la bourgeoisie et les prêtres. Ces placards ont été déchirés par la police.

Terrible incendie à Gand
TROIS VICTIMES

Gand, 18 mai. — Dans un incendie qui s'est déclaré cet après-midi, trois personnes ont voulu se sauver en sautant par une fenêtre du 3e étage.

Une s'est tuée, les deux autres ont été grièvement blessées.

ECHOS DES ÉLECTIONS
SOMAIN

Nous ne nous serions plus occupés des élections municipales si le journal *Le Croix du Nord* n'avait dévoré A son second tour la pause bilieuse sur la Ligue républicaine et sur quelques personnes honorables faisant partie de cette ligue...

Ce journal pousse la haine jusqu'à mêler dans sa polémique plus méchante que spirituelle, le nom d'une personne qui, quoique victime de leurs perfidies, jouit de l'estime et de la sympathie d'une grande partie de la population somaisiene.

Quoqu'il fasse, le comité de la *Croix* doit faire son deuil de l'élection du maire.

Ses manœuvres et ses insinuations perfides n'ont pu entamer aucune des voix de la ligue et toutes se sont reportées sur les trois noms de MM. Pennequin, Fourmont et Mlle. M. Helbecque, engagé dans les élections cléricales, n'a réuni que les 6 voix adverses.

Dans son numéro du 11 courant, on trompait ou ne cachait pas sa joie d'avoir vu élire au scrutin de ballottage les candidats républicains indépendants.

On peut lire dans le même numéro : « Le tiens à vous renseigner exactement sur la portée de la victoire remportée hier au scrutin de ballottage » et plus bas « D'où vient cette modification ?

Disons-le, la *Croix* et le comité de la *Croix* qui ne fait que commencer n'y est pas étranger. » Ainsi, les 4 candidats élus avec l'étiquette républicaine étaient patronnés par la *Croix* et le comité de la *Croix*. Les suffrages de beaucoup d'électeurs se sont égarés sur ces néo-républicains (nuance de l'encyclique du Pape) qui n'apportaient comme preuve de leur républicanisme que l'échec qu'ils voulaient faire subir aux *sectaires de la Gueuse*, n'est-ce pas, *à Croix* !

Ces sectaires, ce sont les partisans des institutions républicaines, des lois *sectaires* telles que l'instruction gratuite et obligatoire, le service militaire obligatoire pour tous, etc., lois difficiles à digérer pour eux.

Et vous, aimeurs, qui vous laissez bonnement prendre à leurs fallacieuses promesses *l'Echo du Nord*, journal des Compagnies, deux jours après le scrutin de ballottage, chantait

---

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 15

LA FILLE SANS NOM

DEUXIÈME PARTIE

PAUVRE JEANNE

— Les comptes sont nuets sur cette maisonnette sans valeur.

— Où est le Mesnil ?

— A deux ou trois kilomètres de Cherbourg.

— Elles seraient donc venues de Jersey se réfugier là ?

— C'est probable. D'autre part la location de cette maison sans importance paraît à peu près en rapport avec leurs ressources.

M. Ravenau pensait avec tranquillité le pour et le contre de ces probabilités.

Il en fit ressortir en quelques mots le bon et le mauvais côté.

On pouvait toujours s'assurer... voir... Un voyage était nécessaire.

Tout en parlant, il étudiait les impressions de l'amiral avec attention.

Le marin serrait les lèvres avec secrétement.

Il semblait sous le coup d'une fébrilité impatiente.

— J'ai mal-même et sans délai, dit-il, tout à coup. *Donnez-moi une petite note, je vous prie.* Le Mesnil... le maisonnette de la route...

— Volontiers, mais calmez-vous... Que se passe-t-il donc ?

M. Ravenau et les hommes qui lui ressemblent sont les conseillers et les confidents naturels de leurs clients, souvent leurs amis, mieux que leurs amis, leurs confesseurs.

L'amiral de Vitray faiblit.

— Des choses que je devais prévoir dit-il.

— Chez vous ?

— Sans doute chez moi. La comtesse me hait... Elle m'enlève... Elle a raison.

— Et vous ?

— Sa haine m'est insupportable ! Je donnerais tout, mon titre d'amiral chèrement gagné, ma fortune, pour reconquérir son affection !

— Le sacrifice serait énorme. Le titre est de ceux auxquels on tient et la fortune est considérable... Voulez-vous savoir à combien *elle se monte ?*.

— Que m'importe ? J'en aurai toujours assez pour me faire enterrer...

— Quelle idée ! Ce n'est pas pour demain, je suppose.

— Qui sait ? *dit le marin d'un air sombre.* Ma vie est brillante à la surface, navrante au fond. Depuis vingt ans, je n'ai pas une heure de repos...

La goutte d'eau use le rocher. Je peux bien vous l'avouer, à vous qui connaissez le fond de mon âme ; il y a des minutes où je suis tenté de me faire sauter la cervelle.

Le digne M. Ravenau fit un soubresaut d'horreur.

— Vous ! s'écria-t-il.

— Moi !

— Un soldat !

— Je ne suis pas le premier.

— Un amiral !

— Le crâne d'un amiral n'est pas plus dur qu'un autre.

— Un chrétien !

M. de Vitray gardé le silence pendant une minute.

— Eh bien ! oui, reprit-il, un soldat, un amiral et un chrétien, tant que vous voudrez. J'ai mes heures d'abattement, de lâcheté ! C'est quand je me demande par quelle fatalité inexorable j'ai été prédestiné à une série de malheurs tels, que je m'étonne d'avoir pu les supporter. Etre né riche, fort, vaillant, j'ose le dire, prêt à tous les devoirs, à tous les sacrifices que l'honneur commande et se voir torturé, avili, ravalé par un amour indigne ! En sentir la vanité, le néant ; avec mon intelligence d'homme raisonneur et positif, me répéter que d'autres femmes valent celle-là ; qu'elles pourraient me donner les mêmes plaisirs, flatter de même la vanité d'un homme ; que je n'avais qu'à la laisser libre d'aller de son côté, m'en séparer volontairement, pour en trouver sûrement heureuses et fières de prendre sa place ! Et ne pouvoir briser ma chaîne, la sentir rivée à mon cou, la traîner comme le forçat traîne sa flétrissure d'infamie avec le sentiment de ma faiblesse et de ma lâcheté ; demander à l'étude, au danger, à l'éloignement, à cette fumée qu'on appelle la gloire et qui n'est aussi vaine que passagère, l'oubli de ma peine ! l'oublier ; sentir au fond de son âme ce reptile empoisonneur qui s'appelle le désir s'agiter et vous mordre, toujours inassouvi, voilà ce que j'endure et ce que je cache à tous les yeux, tant j'en rougis ! Il faut être damné pour ne pas secouer le joug ! Et je ne peux pas, sur ma parole, je ne peux pas !

L'amiral, de ses deux mains crispées s'écrasa le crâne comme s'il avait voulu en arracher la cervelle.

Le vieillard touchait sa main de la femme, une jolie main fine et soignée, une main de prélat mondain, la coquetterie de cet homme marquait d'argent, un oisiveté.

Mais c'est la vie, amiral, dit-il d'un ton paternel, c'est la vie ! Que d'autres souffrent comme vous, dont vous ne vous doutez pas et qui vous trouvent heureux !

Le marin l'interrompit d'un geste.

— Non, dit-il d'une voix altérée, ils souffrent peut-être de l'amour méconnu, repoussé inconsidéré ; ils n'ont pas ce qui me ronge là.

Il se toucha la poitrine.

— Quoi donc ! demanda le vieillard.

— Le remords !

— Il y eut un silence.

— Voyez-vous, cher ami, reprit l'amiral d'une voix très nette, irritée contre lui-même, il n'y a pas un droit chemin. Quand on s'en écarte on tombe dans les ornières des sentiers perdus, incertains, sans issue et parfois dans des précipices. Je suis égaré, sans boussole ; désemparé, me sentant plus or que je dois faire... Conseillez-moi !...

— Puisque vous me le permettez...

— Je vous en prie.

— Laissons un instant dormir le passé et parlons argent.

— C'est possible, mais pendant que je vous tiens, j'en profite. Vous comprenez que je ne peux pas courir après un carrosse jusqu'en Chine, mes registres sous le bras... et dans mon propre intérêt, je veux arrêter mes comptes... une bonne fois !

— Est-ce que je vous en demande ?

— On ne sait qui meurt ni qui vit ! Vos héritiers.

— Je ne m'en connais pas !

— Il s'en trouvera, *soyez tranquille !*

— Je vous écoute donc, fit le marin avec résignation.

— A combien croyez-vous que se montent vos rentes ?

— Je n'en sais rien du tout.

— Approximativement ?

— Deux cent mille francs peut-être et encore !...

— Jadis, oui ; maintenant c'est autre chose. Vous ne dépensez rien... Vous vivez entre le ciel et l'eau... La comtesse est d'une discrétion extrême... Bref, le tout ne vas pas à cinquante mille francs par an...

— Bah !

— C'est comme je vous le dis.

— Je suis donc un criminel... On doit dépenser son revenu... faire du bien... donner du travail... Et vous ne m'avertissez pas ?

— Est-ce que je peux seulement vous parler ? Quand vous passez à Paris, c'est du train d'une étoile filante, Bref, comme cela dure depuis votre première année de commerce, c'est-à-dire depuis vingt ans à peu près, il s'ensuit que j'ai à vous, les intérêts compris, une somme de quatre millions et demi en bonnes valeurs... Donc votre fortune est doublée... Voilà ce que je tenais à vous dire.

— Vous êtes un homme admirable, dit-il simplement.

— Oh ! vous ne me devez rien, répliqua M. Ravenau ; je ne m'oublie pas... je touche ce qui me revient.

— Ainsi je suis riche? reprit l'amiral.

— Dame !

— Quatre millions d'économies !

— Et plus !

— Je peux donc dépenser beaucoup ?

— C'est votre droit.

— A vrai dire cet argent me tombe fort à propos.

— Pires que ?...

— Je veux rouler siel et terre...

— Pour retrouver cette jeune fille?...

— Sans doute.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Nous allons d'abord publier dans les journaux que vous verserez à celui qui vous apportera des nouvelles...

— De cette Jeanne?...

— Oui.

— Ce n'est pas un nom...

— Qu'importe! En promettant une forte somme...

— Combien?

— Cinq cent mille francs, par exemple...

— Folie pure! déclara le vieillard.

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Pour ce prétendu amant, on vous en amènera une quantité incalculable... les Jeanne vont se multiplier... devenir une légion... une armée ! C'est tout bonnement une prime à la fraude. Ma maison ne les contiendrait pas ! Et puis réfléchissez... tout se sait... Vous êtes parvenu à cacher cette histoire ; si elle éclate, qu'arrivera-t-il ?

— Vous avez raison, ma's que faire? C'est pourtant facile, je le vois, je le sens!

M. Ravenau réfléchissait.

— Eh! non, fit-il, ce n'est pas facile! Si des difficultés presque insurmontables ne nous avaient arrêtés, cette malheureuse enfant serait depuis longtemps entre vos mains. J'ai tout mis en œuvre discrètement... je le crois du moins...

— Il faut essayer encore...

— Nous avons une chance, cette piste que le hasard nous livre, une chance bien incertaine...

— Je partirai demain, dit l'amiral.

— Vous êtes décidé...

— Pourquoi non?... Le sol de Paris me brûle les pieds!...

— Où vous connaît à Cherbourg...

— Sans doute, mais il ne m'est pas interdit de m'y rendre en secret... de faire des promenades dans la campagne... Vous avez dit le Mesnil?

— Précisément.

— Une maisonnette appartenant au comte Dagny?

— Sur la route, à deux ou trois kilomètres de la ville.

— Bien...

— Elle était louée il y a trois ans à une dame Yaudet... Pas de fausse joie !... La comte Dagny avait beaucoup d'or, mais il y a extrapier le nom... L'affaire avait et peut d'intérêt pour lui...

— Je le saurai.

— Bonne chance, amiral !

— Dieu vous entende !

— En attendant, je verrai... je réfléchirai... Tandis que vous agirez là-bas, je *serai de mon côté ici.*

— Merci !

Les deux hommes s'étaient levés.

Le vieillard reconduisit son client jusqu'à la porte de son cabinet.

Là ils se serrèrent la main en silence.

— Merci !

Resté seul, M. Ravenau revint lentement vers son bureau et feuilleta le dossier qui concernait l'enfant de la comtesse de Vitray.

Il contenait plusieurs rapports d'agents de la Sûreté et d'employés qui avaient été employés à cette recherche.

Ils avaient échoué les uns comme les autres. Des insertions dans les journaux étaient restées de même sans résultat.

— Très fort, pourtant cet gens-là, pensa-t-il en relisant leurs noms, les limiers les plus fins de la Préfecture.

Et reprenant le papier jaunâ, la feuille lombée sous ses yeux alors qu'il ne songeait plus à cette affaire oubliée, classée, selon la formule de condamnation, c'est-à-dire oublié dans les archives poudreuses, il relisait les conclusions des vieux papiers, il mit le doigt sur la mention écrite par le comte Dagny :

« Reçu de la femme Gandet ou Yaudet 120 francs. »

— Et dire que le sceau de l'affaire est là, reprit-il, je n'ai pas voulu l'ébrenter devant mon amiral, mais il est là ! Je le jurerais !

(A suivre) CHARLES MERCIER.